

se tisse tout un réseau de contributions qui ont permis de soutenir l'exigence théorique par une refonte permanente des concepts.

Prenant appui sur les propositions de Saussure et de Hjelmslev, la signification semble se fonder pour commencer sur le *signe*, « unité du plan de la manifestation constituée par la fonction sémiotique, c'est-à-dire par la relation de présupposition réciproque (...) qui s'établit entre les grandeurs du plan de l'expression (ou signifiant) et du plan du contenu (ou signifié) lors de l'acte de langage » (Greimas & Courtés [1970] 1985). Mais, si cette définition du signe assume, d'entrée de jeu, l'homologation du plan de l'expression avec le *signifiant* et celle du plan du contenu avec le *signifié*, c'est justement pour marquer la distance prise vis-à-vis du signe conçu comme unité minimale de la manifestation. Suivant la contribution de Hjelmslev, le signe devient plutôt le résultat d'une *sémiosis* s'effectuant, non plus entre les deux faces du signe, mais par la réunion des deux plans, *expression* et *contenu*, lors de l'acte de langage. À cette aune, toute définition conformant la sémiotique à une « théorie du signe » n'est donc pas seulement réductrice, mais consacre aussi ce qui est apparu depuis longtemps comme un obstacle épistémologique et théorique.

Il reste que la définition par le signe, même réductrice, permet de spécifier le projet sémiotique pour le distinguer de celui de la *sémantique*, cette partie de la linguistique qui a pour objet l'étude des significations lexicales. En effet, si la sémantique s'attache à l'unité constitutive de la *langue* naturelle, la sémiotique considère la signification comme un objet transversal, commun aux différents *langages*, et nécessairement dynamique, une propriété que revendique déjà la proposition de Saussure lorsqu'il se dit soucieux de « la vie des signes ». En somme, la sémantique fait comme si elle connaissait déjà les unités du plan de l'expression associées aux contenus dont elle s'occupe, alors que, pour la sémiotique, l'objet se situe dans la relation entre expression et contenu, qui constitue et actualise l'un et l'autre, dans le même mouvement qu'elle appelle *sémiose*.

Dans son effort épistémologique de renouvellement conceptuel, la sémiotique greimassienne a privilégié plusieurs dimensions du discours. Elle s'est appuyée tout d'abord sur la dimension narrative en trouvant ancrage dans la *Morphologie du conte* de V. Propp. Reconnaisant à ce modèle une « vertu de provocation » (Greimas), la *sémiotique narrative* s'est construite dans l'étude critique de celui-ci, s'attachant à rechercher, au-delà des manifestations de surface, les structures profondes qui organisent le discours et indiquent une direction. Élaboré dans ce souci, le *schéma narratif* rend compte de l'activité humaine et l'érige en signification. Il montre comment des objets de valeur circulent entre des *sujets de faire* et des *sujets d'état*. Ces actants acquièrent des *compétences* au travers d'épreu-

ves (*qualifiante*, *décisive* et *glorifiante* selon Propp) pour accomplir la *performance*, le transfert de l'objet de valeur s'effectuant nécessairement par la *confrontation*. De tels *parcours narratifs* occasionnent des transferts de modalités (*vouloir*, *devoir*, *savoir*, *pouvoir être* ou *faire*) qui modifient la relation entre les sujets et les objets de valeur mais commandent aussi des changements existentiels (cf. les modalités du *virtuel*, du *potentiel*, de l'*actuel*, et du *réalisé*).

Si la construction conceptuelle permettait de rendre compte du transfert des objets de valeur et de la transformation des « états de choses », il restait à restituer les « états d'âme » du sujet pris dans ces circulations. Lui vouant toute l'attention, la théorie sémiotique s'attacha donc à construire son statut, l'actant devenant « le lieu d'une combinatoire modale » (Coquet, 1979) et, de ce fait, d'une grande instabilité axiologique et identitaire. L'examen de la syntaxe des passions décrivait dès lors tout un univers passionnel, où celui-ci s'affirmait comme un être social et affectif (Greimas & Fontanille, 1991).

Le sensible et l'intelligible

De telles démarches tendent à marquer la place du sujet dans l'énonciation, celui-ci étant considéré comme un *corps percevant* qui prend position dans le monde du sens. Aux deux plans du langage se substituent désormais les dimensions du *sensible* et de l'*intelligible*, tandis que la *sémiosis*, organisant l'expérience pour produire le *discours en acte*, se conçoit comme une *sémiosis en acte*, où un système de tensions vise l'action et la transformation. Ainsi conçue, l'attention vouée au discours (*sémiotique discursive*) cède sous l'exigence de l'énonciation (*sémiotique énonciative*), envisagée dans une perspective dynamique, c'est-à-dire sous la forme d'une *praxis* où le discours en acte et le système sous-jacent restent en interaction, le discours interrogeant sans cesse ses virtualités.

Une science en devenir

Un tel parcours épistémologique tend à masquer bien d'autres avancées que seule la mise en parallèle des réalisations concrètes saurait restituer. La sémiotique étudie en effet une grande variété d'objets : l'image, le comportement (« psycho- » ou étho-sémiotique), la musique, l'architecture, la littérature, la publicité et même les objets du quotidien. Chaque domaine profite de la sédimentation d'un savoir collectif en le croisant avec des savoirs particuliers. *Mutatis mutandis*, l'effort consiste toujours à mettre à jour des systèmes fondés sur le repérage d'invariants et de trajets de variation, mais aussi, et ce point est primordial, à rendre compte de la réalisation dynamique de ce système sous forme de discours et de procès signifiants, dûment insérés dans la vie sociale.

Nous le disions tout à l'heure, la sémiotique ne cesse de découvrir de nouveaux domaines